ŒUVRES DU PRINCE DE LIGNE

ÉDITION DU CENTENAIRE.

Lettres à la marquise de Coigny, par Henri Lebasteur. fr. 7.00
Préjugés militaires, par le lieut[t] général baron de Heusch. fr. 7.00
Fantaisies militaires, par le même. . . . . fr. 7.00
Mémoires, par Eugène Gilbert . . . . . fr. 7.00
Mes Adieux à Belœil, avec une lettre du Prince Charles-Ad. Cantacuzène . . . . . fr. 3.00
Lettres à Eugénie sur les spectacles, par Gustave Charlier. fr. 7.00

ŒUVRES POSTHUMES INÉDITES.

Les Embarras . . . . . fr. 3.00
En Marge des « Rêveries » du Maréchal de Saxe. . fr. 5.00
Lettres de Fédor à Alphonsine . . . . . fr. 5.25
Ma Napoléonide. . . . . . fr. 5.25
Écrits posthumes . . . . . fr. 3.00

AUTRES PUBLICATIONS DE FÉLICIEN LEURIDANT.

Coup d'œil sur Belœil, 2e édition, 1909 (illustrée) . . fr. 7.50
Colette et Lucas, édition de la Société des Bibliophiles, 1914, in-8°, portraits, carton. éditeur . . . . . fr. 30.00
Lettres et Billets inédits du Prince de Ligne et de ses familiers, 1919; gr. in-8°, 169 p., 3 pl. . . . . fr. 15.00
Inventaire sommaire des archives de Belœil, 1919; gr. in-8° . . . . . fr. 15.00
Les Portraits du château de Belœil, 1914; gr. in-8°. fr. 1.50
La bibliothèque du Château de Belœil, 1923; gr. in-8°, 2 pl. et fig. . . . . fr. 3.50
Le Prince de Ligne, Mme de Staël et Caroline Muurry, 1919; in-8° . . . . . fr. 2.50
Guide de Belœil (5e mille). 80 p., gravures et plan . fr. 3.00
Une Ambassade du Prince de Ligne en Angleterre; gr. in-8° . . . . . fr. 3.00
Un Pèlerin belge à Notre-Dame de Lorette; gr. in-8° fr. 3.00
Le vieux Château de Belœil et la cense du Parc; 1919, gr. in-8°. . . . . fr. 2.50
La Dendre et sa navigation en 1747; 1919, gr. in-8° . fr. 2.50
Le tribunal de première instance d'Ath en 1787; 1919, gr. in-8°. . . . . fr. 2.50
Une Comédie du Prince de Ligne; in-8° (portrait) . fr. 3.00
Une Éducation de Prince au XVIIIe siècle (Charles-Joseph de Ligne), gr. in-8° avec pl. . . . . fr. 10.00
Les collations de cures et de bénéfices de la Maison de Ligne; 1921, gr. in-8° . . . . . fr. 2.50
A propos de la première anthologie du Prince de Ligne; 1919, gr. in-8° . . . . . fr. 2.50
Lettres intimes du chevalier de Lisle au Prince de Ligne; gr. in-8°. . . . . fr. 6.00
Annales Prince de Ligne, tomes I-V, chacun . . . fr. 40.00

POÉSIES

DITES ET INÉDITES

DU

PRINCE DE LIGNE

publiées par

Ernest de GANAY

et

Charles-Adolphe CANTACUZÈNE

Bruxelles

ÉDITIONS
des *Annales Prince de Ligne*
AVENUE DE VISÉ, 118
(WATERMAEL)

Paris

LIBRAIRIE
JEAN NAERT
29, BOULEVARD RASPAIL

1925

POÉSIES

DU

PRINCE DE LIGNE

FL DRPS/FA/0086
0500757070

Prince DE LIGNE

Coup d'œil sur Belœil.

Nouvelle édition
annotée par le comte Ernest de GANAY.
Paris, Bossard. 1922.

Mes adieux à Belœil.

Édition précédée d'une lettre à M. Félicien Leuridant,
par le prince Charles-Adolphe CANTACUZÈNE.
Bruxelles, Association des Écrivains belges. 1914.

POÉSIES

DITES ET INÉDITES

DU

PRINCE DE LIGNE

publiées par

Ernest de GANAY
et
Charles-Adolphe CANTACUZÈNE

Bruxelles
ÉDITIONS
des *Annales Prince de Ligne*
AVENUE DE VISÉ, 118
(WATERMAEL)

Paris
LIBRAIRIE
JEAN NAERT
29, BOULEVARD RASPAIL

1925

Il a été tiré de cet ouvrage deux cent cinquante exemplaires dont cinquante sur papier d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 50.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

MARCEL HAYEZ
IMPRIMEUR
RUE DE LOUVAIN, 112
BRUXELLES.

LA POÉSIE DU PRINCE DE LIGNE

Vouloir commenter telles fleurs de poésie, jaillissantes et parfumées comme le printemps même, ce serait faire leçon d'horticulture dans quelque parterre en féerie. Non ! ne faisons point au Prince de Ligne l'injure de pédanter avant de rendre la voix au plus parfait des enchanteurs. Les initiés respireront ces calices, souriront, comprendront et sous-entendront, ainsi que dans les salons de jadis où le cercle autour de lui se formait, aux douces fins de l'entendre. Les autres

seront gagnés, le rechercheront dans l'esprit et le savoir discret de ses autres livres.

Plût au ciel qu'en nos jours fussent éclos parfois d'aussi aimables négligés, parce que spontanés, où la galanterie, en ce « dix-huitième » sans rival, aimait à se traduire en quelques rimes impromptu, hommages de grâce et d'esprit au pied de belles admirées. Sur l'heure, à propos de tout et de rien, épigramme ou épigraphe, souhait ou souvenir, réponse ou rappel, de Vienne à Pétersbourg, de Belœil à Versailles — ou bien de porte à porte, ou même de chambre à chambre... ces délicieux divertissements d'une plume alerte et gaie, qui jamais ne fut prise de court.

A parcourir les trente-quatre volumes des *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires,* on voit la poésie courir comme une arabesque à travers la guerre et la comédie, la politique et l'amour, l'histoire et les jardins. Miroir unique où se reflète l' « honnête homme » que fut M. de Ligne, capable tour à tour de combattre et d'écrire, de travailler et de plaire, de s'agiter et de penser.

Ne fut-il point l'écrivain toujours d'à-propos, d'une plume toujours de tact dans sa fantaisie, comme lui-même. Et l'un des traits entre tous charmants, n'est-ce point, un jour, cette suite avisée et improvisée que Ligne ajouta, plus souriante, au roman fameux et tragique de *Valérie,* pour sécher les belles larmes de la princesse Galitzin, bouleversée par cette lecture au point d'être demeurée chez elle cloîtrée.

Pièces, elles le furent vraiment « de circonstance », de circonstances si aimables en ces temps qu'elles appelaient tout naturellement la forme des vers. Ce qui n'entrave point une inspiration si vivante : d'une comédie, prose ou vers, elle sait s'élever à une tragédie, et *Saül* se déploie en alexandrins superbement frappés.

De petits poèmes, ordonnés en tableaux à la mode, égalent avec aise d'autres chants alors enchanteurs, au temps où d'être séduit à loisir chacun s'accordait l'heure. Mais qui prête maintenant l'oreille et le cœur à des jeux de poésie, celle ci aujourd'hui devenue algèbre, ou philosophie, ou tout bêtement brouillard? *Up to date :* et le cirque maintenant la circonvient.

Tel poème de M. de Ligne, la *Satire sur les abus des Jardins modernes*, les *Baisers*, l'*Art de voyager*, les *Délices de Vienne et de ses environs*, sont les fleurs de l'époque au parfum précieux : l'ambiance est retrouvée! Et tout n'est-il pas là, pour bercer nos rêves? Nous ne souhaitons pas alors d'autres froides et impeccables pages qui suivirent le siècle de grâce et d'abandon.

Si parfois Belœil conte fleurette aux philosophes, il sera pris au piège... et la marée de la Révolution, en le submergeant, lui fit bien voir que la Pastorale ne saurait point s'accorder avec les loups!

Pourtant reconnaissons ce tour de force : que Ligne sut dans ses jardins, — ou cérébraux ou réalisés, — sut vraiment bolcheviser avec mesure, c'est-à-dire qu'il ne cessa point de révérer les jardins de l'ordre. Les jardins du sentiment ne pouvaient lui déplaire, et il est permis de les aimer, les uns et les autres, quoi que de nos jours on en déclare.

J'en ai dit assez.

Et vous seul, mon cher CANTACUZÈNE, vous

pouvez parler du Prince charmant comme il convient. J'aime à penser que ce sera vous, tout à l'heure, qui viendrez clore ses pages. Car s'il est permis à quiconque d'ouvrir une maison du passé, il n'est réservé qu'à un seul de pieusement la refermer... Et dans mon amitié et mon admiration, je vous vois, en ce présent brutal où trépide et s'inquiète assez bassement un peuple devenu indifférent au jardin de la terre qui lui a été accordé, — d'ailleurs singulièrement empoisonné, — je vous vois, ainsi que s'élève un lys au-dessus des parterres, dominer les actuelles contingences avec la blancheur d'âme et le parfum de l'esprit que donnent seules les sèves consolantes de l'histoire.

C'est l'histoire encore qui me donnera ce trait, véritablement à citer ici, par lequel le docteur Bright nous montre, en 1814, des traîneaux verts, bleus, rouges, par les neiges de Vienne, transportant un officier en grand uniforme, auprès duquel est assise « une dame richement parée, ayant de grandes plumes à son chapeau et le visage fardé jusqu'aux yeux ». Et puis, et c'est là le piquant, « une troupe de

musiciens, placée dans un large traîneau, fait exprès pour ces occasions, ouvrait la marche et un autre la fermait ». Voilà, précédant et suivant la poésie de Ligne, nos deux musiques, mon cher ami, que nous aimons à accorder dans une louange qui nous est chère.

Cte Ernest de GANAY.

Paris, 27 juin 1924.

POÉSIES DITES ET INÉDITES

DU

PRINCE DE LIGNE

ÉPITRE AUX FRÈRES WALTHER, SES IMPRIMEURS

[Fragment]

. . . . . .

Comment protégez-vous un si mauvais auteur?
L'un de vous deux sourit, l'autre demande grâce.
Pardonnez-nous, dit-il, et pour la quantité
Excusez, oubliez, passez la qualité.
Il n'est pas employé; que voulez-vous qu'il fasse?
Il ne fait point de mal, hormis à ses Lecteurs,
Et les dangers qu'il fait courir aux Imprimeurs.

. . . . . .

Mais, chers Messieurs Walther, mes excellents amis,
Lorsque je serai mort, cela sera bien pis.
Que tout le monde tremble. Accouchant des Posthumes,
Ainsi je partirai pour cette éternité
Où je me moquerai de la Postérité...

. . . . . .

A LA ROSE

Charmante fleur, quand Zémire vous chante,
Votre destin est encor plus brillant;
Mais vous perdez par sa fraîcheur charmante
Que l'on compare à vous à chaque instant.

*

Dans un jardin pourriez-vous faire envie,
Quand on vous voit ailleurs briller bien mieux :
Un moment là vous n'êtes plus en vie;
Toujours chez elle on vous offre des vœux.

*

Apprenez-lui pourtant à faire usage
Des dons heureux reçus des Immortels.
C'est avec nous qu'on en doit le partage,
Il faut presser le bonheur des mortels.

Comme je suis fort paresseux, si je meurs à la campagne, je me ferai enterrer dans mon jardin. Si je meurs ici, ce sera près des Casernes des Grenadiers, au bord de la rivière, avec cette inscription :

Pour ma maîtresse ou la Patrie
J'aurois versé mon sang, mais dans tant de combats
N'ayant pas pu perdre la vie,
Je veux encore mourir au milieu des Soldats.

[Fragment]

Puissé-je passer moi-même,
Dans l'abyme du néant,
Et rendre ce cœur qui t'aime
A l'Auteur du mouvement.
Sa chaleur suffit à mille
Qui sont faits comme le tien.
Il ne sera pas facile
D'en former d'après le mien.
Le phénix naît de ses cendres,
Mais de celles de mon cœur
En verra-t-on d'aussi tendres
Et remplis de tant d'ardeur?
Pour sauver ce que j'adore,
A mon propre jugement
Je disois, peut-être encore
Elle cache un sentiment.
Mais je vois, rien ne te touche,
Et ce que tant j'aime en toi,
Cette si parfaite bouche
Ne dit, ne fait rien pour moi.

Sur une statue de l'Amour qui souffle sa torche enflammée.

Ses bonheurs, ses malheurs incommodoient mon âme.
De sa fausse lueur n'éclairant qu'à demi,
Brûlant trop ou trop peu de sa folâtre flamme,
Il éteint son flambeau, je m'en fais un ami.

AU PRINCE ZOUBOFF

qui me proposoit de me mener en Whyski.

Allez, Phaëton téméraire,
Mettre votre char en poussière :
De vos jours hazardés qui me sont précieux,
Je ne veux point avoir le spectacle odieux.
Si l'immortelle Catherine,
Au lieu de vous apprendre à mener un État,
Ou d'un autre à prévoir peut-être la ruine,
A conduire Ministre, et Civil, et Soldat,
Vous eût appris à mener dans l'arène :
A vous, cher Prince, à ce talent,
Je m'abandonnerais sans peine.
Mais ne pouvant en avoir cent,
Ayant surtout celui de plaire,
D'exciter l'admiration
Et d'être encor sur la terre,
Ce que l'on ne voit plus, une perfection,
Je vous suppose un cocher détestable
Et ne veux avec vous, mon Prince, aller au diable.
De la part de Monsieur de Ligne
Aujourd'hui venez sans façons
Dîner chez cette Clary Ligne
Copiant nos vers et chansons.
Esprit et cœur nés sous la ligne,
Votre charme est un hameçon,
Pour nous prendre tous à la ligne
Comme un pêcheur prend un poisson.

A Madame Lebrun, le plus habile Peintre du siècle, à qui j'avois prêté une de mes maisons du Kaltenberg. J'écrivois ceci en parlant avec elle, et le lui laissai sur la table.

Pour avoir fait à l'Empirée
Le même vol que Prométhée,
Vous méritez punition.
A ce mont soyez attachée.
Par un vautour au lieu d'être ici déchirée,
De vous nous voulons bien avoir compassion.
De caresses soyez mangée,
Par notre amour soyez clouée :
Et par notre admiration,
Pour toujours en ces lieux fixée,
Près de notre habitation
De la voûte azurée,
Dont vous semblez être échappée;
Oubliez votre nation,
Par votre génie honorée,
Mais à présent Pays de désolation.
Que ma montagne fortunée
Par la fière possession
Des talents dont la terre est étonnée
Soit par nos chants à jamais célébrée.

[Fragment]

Aussitôt que la lumière
Vient s'offrir à mon réveil,
Je commence ma carrière
Par repasser mon sommeil.
Je rêve toujours de même,
De même je rêverai;
C'est toujours à ce que j'aime,
Et que toujours j'aimerai.

. . . . . .
. . . . . .

Tout en me levant je chante
Mon régime du matin,
Pour avoir l'âme contente
Et prévenir le chagrin.
Puis je crie à gorge pleine :
C'est blesser toutes les loix
Que d'être tant inhumaine,
Et toujours sourde à ma voix.

. . . . . .
. . . . . .

L'imagination vive
Vient souvent à mon secours,
Quelque chose qu'il m'arrive,
Elle m'assiste toujours.
Elle peint ce que j'adore
A mon esprit agité,
Et sait me prêter encore
Des soutiens pour ma gaîté.

. . . . . .

Je n'ai fait mal à personne,
Je n'eus qu'une passion;
Souvent ma raison raisonne
Trop pour ma conversion.
Priez Dieu qu'il me pardonne,
Me faisant rémission,
Et puis vite qu'on me donne
D'abord l'absolution.

. . . . . .
. . . . . .

J'ordonne que mon service
Se fasse légèrement,
Qu'on ne chante point l'office
Sur le ton d'enterrement.
Mais en joli vaudeville,
Que je descende là-bas,
Qu'en ariette, à la ville,
On annonce mon trépas.

. . . . . .
. . . . . .

Je veux que dessus ma tombe,
On fasse un petit Amour
Jouant avec une bombe,
Ce billet écrit autour :
« Ce modèle de tendresse
Fut bon ami, bon amant,
Il parla de sa maîtresse
Jusqu'à son dernier moment ».

A propos du bleu, j'ai pensé au rose et à la Rose; sur un air allemand, ou sur l'air : « La lumière la plus pure, etc. ».

Avec le bleu c'est la rose
Que l'on voit s'unir le mieux,
Charmante couleur je n'ose,
Même en langage des Dieux,
Vous profaner par mes rimes;
Vous toucher, c'est vous ternir,
Qu'importent des vers sublimes,
Je sais au moins vous cueillir.

⁂

Sur les lèvres que je baise
Vous faites votre séjour,
C'est là que joue à son aise
Le folâtre et tendre Amour;
Puis sur votre sein la rose
Se sauve pour s'échapper,
Mais dès qu'elle s'y repose
J'y vole pour l'attraper.

⁂

Dans les jardins c'est la rose
Qui dissipe les frimas,
Et d'abord qu'elle est éclose
On court après à grands pas;
Quel plaisir quand on arrose
Le charmant petit rosier!
On voit la petite rose
S'épanouir en entier.

Quelle odeur quand on respire
Cette image du printemps!
La rose a sous son empire
Tous nos esprits, tous nos sens;
Une branche que l'on casse
Est le sceptre des amans,
Ils s'en servent sur la place
Destinée aux châtimens.

⁂

C'est ainsi dans Amathonte
Que la mère de l'Amour
Couvrit de roses et de honte
Son petit cul fait au tour.
Il arrache les épines,
De peur de les trop sentir.
D'ailleurs elles sont si fines,
Que leur piquant fait plaisir.

⁂

Lorsque le Soleil repose
Dans le sein de l'Océan,
C'est avec des doigts de rose
Que les portes d'Orient
Sont ouvertes par l'Aurore,
Et, dans les bras de Thétis,
Le soir va se mettre encore,
Aidé de son coloris.

Vers qu'on suppose avoir été ajoutés au Poème des « Jardins ».

[FRAGMENT]

Ménagez dans le coin d'un bosquet solitaire,
Que ne peuvent percer les yeux d'un téméraire,
L'abri sûr et discret pour la jeune Beauté
Qui dans une fontaine, avec timidité,
Vient plonger ses appas. Rougissant d'être nue,
Elle-même voudrait d'elle n'être pas vue,
Et tremble ainsi que l'eau, crainte d'un Actéon,
N'ayant pas le pouvoir de la sœur d'Apollon.
Décorez cet asyle. Aidez-y la Nature,
Pour conserver le frais de l'onde la plus pure,
Que le marbre, aussi blanc que le corps et le cœur
De celle qui dans l'eau vient cacher sa pudeur,
Embellisse les bords couronnés de verdure;
Le chèvrefeuil fera ses frais d'Architecture.
A force de festons simples et naturels,
On pourra s'y soustraire aux regards des Mortels.
Méfiez-vous aussi de ceux des Dieux sauvages
Qui parcourent en feu les plus épais boccages :
Des Faunes écumans, des lubriques Sylvains,
Qui portent sur leurs fronts les vices des humains.
Élaguez, arrachez ces plantes aquatiques.
Et ces tristes tuyaux de constructure étique.
Rasez le Nénuphar; coupez tous les roseaux.
Nettoyez la surface et le poli des eaux.

Ces tubes recourbés offriroient un asyle
A qui voudroit souiller cette source tranquille;
Et je le dis encor : rasez ce nénuphar.
Cette fleur fait penser au malheur d'Abeilard.
Enfin, piquans nouveaux, dans ce genre d'ouvrage,
Parez ce doux réduit par le goût le plus sage :
Et songez que parmi les Beaux-Arts des Jardins,
On doit compter celui qui soignera les bains.

Réponse à Mr de Bombelles, qui demandoit pour les Dames de Brünn, si elles devoient avoir des plis à leurs robes.

Le pli de notre Cour sur ce point-là fut pris,
Qu'on portât des robes à plis.
Naturels, étrangers, Moraves et Françoises
Qui de la voir serez fort aises,
Apprenez par mon cher Marquis
Qu'il vous faudra des plis.
N'en ayez point ailleurs, mes Dames.
De mon cœur vous savez les plis et les replis;
Souvenez-vous, homme d'un goût exquis,
Du temps que nous avons passé jadis ensemble;
Que quelque événement encore nous rassemble,
Et d'amitié pour moi si vous êtes rempli,
Cela ne fera pas le moindre petit pli.

Mesdames de . . . , l'une mère, l'autre fille, et la troisième belle-fille, se baignoient sur un banc de sable, au milieu d'une grande rivière, au retour de la marée. Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais rien d'aussi joli. Mais on n'osoit pas regarder : et puis, c'étoit trop loin.

Sur l'air : *Lison dormoit dans*, etc.

Voilà trois beautés à la nage,
Voyons un peu, voyons cela.
Pour ne pas perdre mon voyage,
Tant que je peux, je lorgne là.
Mais c'est en vain que je regarde
Grâces par-ci, grâces par-là.
On ne voit rien comme cela,
J'entends dire, prenons donc garde,
Cachons ceci, cachons cela ;
Ah! que je voudrois être là.

Si je me jette à la rivière,
On me criera d'abord : holà.
Dans l'eau, la tête la première
Aussitôt on me plongera.
L'on ne mène ici bien sa barque
Qu'en se disant : j'arrête là.
Restons donc là, comme cela,
A les chanter si je m'embarque,
Taille, fraîcheur *et cœtera,*
Jamais cela ne finira.

Qui d'elles trois est la plus belle?
Quelle famille que voilà!
Pour le coup dans cette nacelle
De près je verrois tout cela.
Allons, malgré nous soyons sages;
Eh bien! pour l'être, je m'en vas.
C'est malgré moi que je m'en vas :
Allons les attendre au village
Et ma chanson leur restera,
Et qui pourra la chantera.

L'Amour n'entend pas les affaires;
Je crois, ma foi, que leurs appas
Ne les rendent, dit-il, si fières,
Que parce qu'on ne les voit pas;
Alors, par hazard on découvre
Un peu par-ci, un peu par-là,
Encor plus haut, et puis plus bas;
Rose se ferme, et puis s'entrouvre,
Dieux! Dieux! dit-il, encor cela!
Et l'Amour lui-même admira.

A. M. L....

logé au théâtre du Kaltenberg.

Maître en l'art des jardins et celui du Théâtre,
Legros y prend son logement.
Par son cœur, ses talents, dont je suis idolâtre,
Il est un premier rôle en tout également.

[Fragment]

Fort jolie et mieux que belle,
Nymphe et Sylphide à la fois,
N'ayant rien d'une Mortelle,
Elle a la grâce des trois.

Mais si légère
De la tête jusqu'au pied,
Qu'à merveille elle me sied,
Puisque je ne veux que lui plaire.

Plus frappante que touchante,
De beaux yeux, de jolis traits;
Plus piquante qu'attachante
Et moins d'appas que d'attraits.

La coupe de son visage
Et son joli nez en l'air
Annoncent le doux partage
D'un feu vif, comme l'éclair.

Elle sort, rentre et s'ennuie,
Se montre et puis disparoit
Elle passe ainsi sa vie
Faite pour un grand effet.

Si j'enlève ce que j'aime,
Je perdrai tout ce que j'ai;
Elle n'aura rien de même :
Dans notre misère extrême
Voici ce que je ferai.

Tout l'hiver serré près d'elle,
Je me passerai de feu.
L'Amour couvrant de son aile,
On mouchera la chandelle :
Il faut épargner un peu.

Aucune dépense en livre,
Son esprit me suffira.
A l'amour quand on se livre,
On a toujours de quoi vivre
Du petit bien que l'on a.

De peur qu'on la reconnoisse,
Je saurai bien la cacher.
Il n'est rien que ma tendresse
Pour ça ne fasse sans cesse;
On aura beau la chercher.

Nous n'aurons qu'une chaumière
Pour nous servir de réduit;
Petit sera l'ordinaire,
Mais le meuble nécessaire
Que nous louerons, c'est un lit.

Deux sont pour des gens à l'aise,
Un seul me paroît plus doux.
Assez j'aurai d'une chaise,
Je serai, ne lui déplaise,
Tout le jour à ses genoux.

Je verrai par sa figure,
Mais je la sais bien par cœur.
C'est celle que la Nature
Composa pour sa parure,
Le plaisir et mon bonheur.

Mr DE MEILHAN.

Horace avant vingt ans, il fut Tacite à trente.
Il a seul plus d'esprit que les fameux quarante.
Plus d'un genre bientôt lui fit beaucoup d'honneur.
Ne pouvant plus en France établir le bonheur,
Il se fit Montesquieu, Richardson, La Bruyère,
Il est ce qu'autrefois avoit prédit Voltaire.

PORTRAIT D'UNE LOUISE

En profil elle est belle, en face elle est jolie,
En profil elle a l'air d'une Divinité.
En face elle a celui d'une aimable étourdie,
Moins faite pour le Ciel que pour l'humanité.
C'est le profond respect qu'en profil elle inspire :
En face le désir d'en manquer, et de rire,
Si même, par hasard, l'on en est maltraité.
Elle a de la bonté sous l'air de la folie,
De la gaîté, des charmans à-propos.
Le regard incertain sur sa coquetterie,
Égale, généreuse et jamais en repos,
Remerciant toujours, prévenante, polie,
Et pour finir enfin son éloge en deux mots :
C'est l'exemple frappant qu'à son sexe elle donne
De n'avoir jamais fait, ni dit mal de personne.

INSCRIPTION SUR UN BANC

Il fut assis ici, celui que j'aimai tant.
O mon Charles, reçois ici notre serment.
Ici, Christine et moi, nous pleurerons sans cesse,
Ta fatale valeur, tes vertus, ta tendresse.
Sans vouloir nous guérir, ton nom ici gravé,
De notre cœur jamais ne peut être enlevé.

J'ai toujours eu dans la tête une Religieuse, je ne la trouve jamais, mais je l'aime à la folie.

Charmante sœur que je ne connais pas,
De mon amour ces vers seront le gage.
Déjà de vos divins appas
Je me fais la plus vive image,
C'est vous dont l'enfant de Cypris
Tous les matins vient ajuster la guimpe.
De vos beautés lui-même épris,
Pour le couvent quitte, dit-on, l'Olympe.
Belle taille, grâces, fraîcheur
Et le coloris d'une rose,
Un doux souris, peut-être un tendre cœur,
Peut-être aussi... mais dire plus je n'ose.
Tout enfin me charmant en vous,
Au cloître fixant ma tendresse,
Je veux jurer à vos genoux
D'aimer ma recluse sans cesse.
Ah! laissez-moi, de grâce, entrer
Dans votre petite cellule,
Il est aisé d'y pénétrer
Lorsque du tendre amour on brûle.
Laissez-moi de Dame Prieur
Tromper la vieille vigilance.
Du *Pater*, du *Noster*, ma sœur,
Nous endormirons la prudence.

Sur vos autels ne brûlez plus d'encens;
Quittez-les pour ceux de Cythère :
Grande Déesse, écoutez mes accens.
Pour ce culte que je révère
Laissez cela, charmante sœur;
Vous allez régner sur mon âme,
Vous allez posséder mon cœur,
Je renonce à toute autre flamme.
Las d'aimer à la Ville, au Théâtre, à la Cour,
Las des rigueurs, des injustices,
De la fidélité, des soupçons, des caprices,
D'avoir eu souvent trop, ou bien trop peu d'amour,
Et tant de petits torts qu'à peine on se pardonne,
Je veux passer mes plus beaux jours
Avec mon agréable Nonne,
Et charger un essaim d'Amours
D'orner nos fronts d'une double couronne.

Épigramme à vendre à celui qui seroit dans ce cas-là; car je ne connois personne à qui l'adresser.

Quoi! se peut-il que déjà la nature
Vous retire si tôt un charme si puissant!
Changez d'amant, mon cœur. Vous changez de figure.
Je crains de voir changer ainsi mon sentiment.
A deux genoux je t'en conjure;
Préviens ce changement.
Épargne-moi d'être parjure.

Si Corinne avait su chanter
Ainsi que ma Lucrèce,
Corinne eût pu tout enchanter,
Elle eût eu ma tendresse.
Si Corinne eût reçu pour don
D'être belle et jolie,
Perdant mon reste de raison,
J'en eûs fait la folie.

Si Corinne eût eu la fraîcheur
De ma belle Lucrèce,
Joignant à regard enchanteur
Charmes de toute espèce,
J'aurois bien demandé pardon
A la Philosophie,
Et j'aurois fait avec raison
Ma dernière folie.

Vous avez les mêmes appas
Que l'aimable Corinne ,
Vous avez ce qu'elle n'a pas,
Cette beauté divine.
Vous inspirez la passion
Sans qu'on en ait envie.
Ne puis-je pas avec raison
Avouer ma folie ?

On ne sait quand vous paroissez
Ce que plus on admire.
Sur vos lèvres on voit placés
La rose et le sourire.
De Corinne cette Chanson
Eût excité l'envie,
Car plus que Ségur j'ai raison
D'aimer à la folie.

Vous seule pouvez embellir
La fin de ma carrière.
Votre printemps peut rajeunir
Mon hiver téméraire.
Mon cœur bannit cette Saison :
Car il est plein de vie.
Laissez dormir votre raison,
Faites une folie.

Viens, charmant petit revenant,
Viens dans cette demeure sombre,
Jouir de mon empressement;
Hélas! je n'embrasse qu'une ombre.

Ce n'est que celle du bonheur;
Mais cette illusion chérie
Vaut mieux que le corps et le cœur
De la femme la plus jolie.

ROMANCE DE DAPHNÉ.

Quoi ! faut-il que la nature
Prodigue tous les talens?
L'esprit Le goût La figure
A Celle qui sans parure
Sçait enchanter tous les sens?

C'est ainsi qu'en mon Village
On vous désire sans art.
Hélas ! demain notre hommage,
De L'imposture Le gage,
Est comme au beau teint Le Fard.

C'est quand vous êtes vous-même
Que J'estime vos Succès.
Laissés la gloire Suprême
Pour entendre, Je vous aime,
En en goûtant Les effets.

A ALEXANDRE DE LA BORDE

pour son ouvrage « La Vie à la Campagne ».

En lisant ce travail du jadis bon guerrier,
Du génie et du goût La Borde est un exemple,
On voit dans Alexandre un parfait jardinier,
Qui lui-même à la gloire a su bâtir un temple.

ABSENCE

Air : *Troubadour.*

J'aime souvent une petite *absence*,
Pour éprouver à quel point est mon cœur.
On le connoit bien mieux qu'en la présence
Du doux objet de sa sincère ardeur.
De me tromper sans cela j'aurois peur.

*

Si l'on m'écrit, je vois comme l'on m'aime.
Et si j'écris, j'apprends à me juger.
Si dans l'*absence* on est toujours le même,
De son amour, loin de se dégager,
De plus en plus le cœur doit s'engager.

*

Oh ! quel plaisir au retour d'une *absence*
Que de revoir ce que tant l'on chérit !
Depuis ce temps, tant de choses qu'on pense
Viennent s'offrir d'abord à notre esprit,
Et quelquefois on ne sait ce qu'on dit.

*

L'absence fait vite aller les affaires.
La Meillerie avança bien Saint-Preux,
Et les baisers (cette faveur première)
Ne l'eussent pas consommé de leurs feux.
Oh ! qu'ils étoient alors bien amoureux !

LES PAYS-BAS

En vérité, ceci est très historique, philosophique et allégorique . . .

Grotte, source, monts et colline
Et des petits bois sans racine,
Un beau climat.
Une chaleur douce et bénine,
Tout cela fut à l'origine
Des Pays-bas.

Des inondations charmantes,
Des averses rafraîchissantes,
Point de frimas.
Tout est pour leur bien, leur parure,
On ne voit en beau la Nature
Qu'aux Pays-bas.

Si l'on me donnoit la puissance
De choisir l'endroit que je pense
Pour mon trépas;
Ce seroit sans cérémonie :
Ainsi que j'ai reçu la vie,
Aux Pays-bas.

J'y suis, et j'y voudrois bien être;
Mais par la volonté d'un Maître,
Je n'y suis pas.
Pourquoi me faire de la peine?
On ne veut que très-peu de gêne
Aux Pays-bas.

Sexe charmant, sans métaphore,
Pensez à moi, qui vous adore,
Dans vos ébats;
Vous devez par reconnoissance
M'accorder quelque récompense
Aux Pays-bas.

On m'avoit demandé un Merle que j'avois, qui étoit fort gai. Je l'envoyai avec ces couplets :

[Fragment]

Prenez garde à mon oiseau,
La tête hors du plumage,
Il prend un essor nouveau,
Prêtez-lui votre feuillage;
Je ne puis plus le tenir,
Daignez ouvrir votre cage,
Je ne puis plus le tenir,
Il est tout prêt à sortir.

LE CAPRICE

Sur l'air de : *Aspasie,*
ou : *Avec les jeux dans le village.*

On vous croit sujet au caprice,
Sexe enchanteur, sexe charmant,
De nos égaremens complice
Pour notre bien, notre tourment.
Mais ce qui fait votre existence
Ne s'appelle pas changement.
Etre mobile est votre essence :
L'inconstance est votre élément.

Le caprice n'est pas caprice
Lorsqu'on s'attend à le trouver.
Soyez simple, sans artifice,
Et tâchez de nous le prouver.
Mais de devenir conséquentes,
On peut, je crois, vous défier.
Et plus adroites que prudentes,
On ne peut rien vous confier.

Si par caprice un peu discrettes,
Vous vous gênez pour un moment,
Ou si, cessant d'être coquettes,
Vous avez l'air du sentiment,
De sincérité le caprice
De l'opposé vite est suivi;
A de la bonté, la malice
Se succède bientôt aussi.

Faites pour les plus jolis vices,
Mes Dames, nous vous les passons,
Mais contre vos constants caprices,
Mes Dames, nous nous récrions.
Une figure de caprice
Est ce que nous vous permettons.
Mais ce mot fait notre supplice,
Alors qu'à vous nous nous livrons.

On ne dit pas à la rivière :
Remontez contre le courant.
On ne dit pas à la lumière :
Obscurcissez-vous un instant.
On ne peut point dire à Borée
D'avoir l'haleine du zéphyr
Et voir à la voûte azurée
La couleur d'opale ou saphir.

Continuez donc aux caprices
De livrer vos nuits et vos jours,
Vingt femmes en une, en délices
Métamorphosant les amours,
En ôtant la monotonie
Aux langueurs de la bonne foi.
O mes Dames, je vous en prie,
Ayez un caprice pour moi!

LES BAISERS

En envoyant ceux de Dorat que l'on avoit demandés.

[FRAGMENT]

1. Les Roses.

Ce n'est point à Paphos qu'il faut chercher les roses
Que les amours en jardiniers tout nuds
Arrosent dès qu'à peine elles semblent écloses,
Pour en couvrir le beau sein de Vénus.
Sur les lèvres de ma maîtresse
Dans ce moment je viens de les cueillir,
Et les tourmens de la tendresse
On fait enfin place au plaisir.

Le 5. La Réserve.

Tu n'en connois que trop! au milieu des bonheurs,
Ta délicatesse t'arrête.
Demande-moi pardon : le calcul de la tête
Est toujours aux dépens de celui de nos cœurs.

Le 7. Le Baiser deviné.

Amour, tel que le mien, ne connaît pas les jeux.
A mes baisers je suis très sérieux,
Et crains toujours qu'un reste d'air farouche
Ne me fasse échapper la plus charmante bouche.

Le 8. Les Baisers comptés.

Ne t'épouvante pas, Déesse d'Amathonte.
Tu me reprocheras de savoir trop mon compte.
En voici la raison. Je suis intéressé.
Celle que j'aime est fort peu généreuse.
Ayant affaire à mauvaise payeuse,
Prendre sans calculer ne seroit pas sensé.
Hier j'eus trois baisers, trente en cette journée :
Et je veux en proportion
De mon redoublement en adoration
Les augmenter ainsi jusqu'au bout de l'année.

Le 15. Le Baiser du matin.

Dieu! qu'il seroit doux à mon cœur!
Le premier de la nuit seroit reconnoissance :
Il faudroit la passer dans le sein du bonheur,
Et puis, quoique grand jour, pour qu'elle recommence,
Un million de baisers ravis à ta pudeur
A des nouveaux plaisirs donneroient la naissance.

Le 20. La Couronne de fleurs.

Je n'en exige point pour mes vers, mon amour :
Mais pour mes vingt baisers en rimes,
Donne m'en de plus chauds jusqu'à la fin du jour.
Sur ma bouche abjurant ton reste de maximes,
Ne retire jamais la tienne qu'un moment :
Pour pouvoir nous jurer, nous rejurer encore
Un éternel et tendre sentiment,
En prouvant, en disant des mille : je t'adore.

MOT DONNÉ : LE BRUIT.

Air : *La Fanfare de Saint-Cloud.*

Loin du *bruit* sur ma montagne
Je passe des heureux jours.
Une plume, une compagne
En embellissent le cours.
Le *bruit* des sots d'une Ville
Ne parvient point jusqu'à nous.
Ma Christ (*) et mon Vaudeville
Sont des passe-temps bien doux.

Le *bruit* de la renommée
Est pour trois sortes de gens :
Les messieurs de l'Empirée,
Les guerriers, les élégans.
Mais qu'arrive-t-il ensuite,
Ils tombent souvent à plat.
Et le *bruit* jamais n'agite
Un amant qui n'est pas fat.

Le *bruit* fait peur à Cythère.
Mars n'en fit que trop un jour.
Vulcain sans aucun mystère
Surprit la mère d'Amour.
Le *bruit* souvent au mérite
Attire des ennemis;
Heureux celui qui l'évite :
Il évite des soucis.

(*) Christine de Ligne, princesse de Clary.

A MAD. DE BOUFFLERS QUI ÉTAIT MAD. DE SABRAN

Grâce au divin Voltaire, et grâce à de beaux vers,
On connoit trois Bernards, trois grâces, trois manières,
Trois qui sont, n'étant qu'un, le plus beau des mystères.
Ce qui m'étonne plus, ce sont les vrais Boufflers
Que devroit mieux encor connoitre l'univers.
En son laissez-aller l'une des trois parfaites
Aux Muses préféroit une simple musette.
Elle laissoit errer son cœur et son esprit :
Et ne fit, ne dit rien, de ce que chacun dit.
Elle animoit ainsi les jeux de la Lorraine,
L'autre du Temple étoit la Déesse et la Reine.
Dans le cadre élégant de la simplicité,
Elle enfermoit ses mots d'une grande beauté.
On pouvoit la citer, mais jamais ne la croire;
Car dans le paradoxe elle mettoit sa gloire.
La troisième des deux réunit tout de bon,
Sans apprêt, sans calcul et sans trop d'abandon.
Ainsi que la première aimable et négligente ;
Ainsi que la seconde, agréable, éloquente;
Son art en se cachant embellit la raison;
Et ses fleurs et ses fruits sont de chaque saison.
Son époux fils de l'une, et le cousin de l'autre,
Au siècle de Louis fait préférer le nôtre.
Jadis du même nom on vit un Maréchal
A Lille recevoir l'encens de son rival;
Et Vendôme prouvant que l'on peut être aimable,
Quoiqu'à ses ennemis l'on soit très redoutable;
Si la France n'eût pas subi son sort fatal,
Le chevalier sans doute eût été son égal.

SUR LE MILIEU

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Horace a dit que le *milieu*
Fait le bonheur de la vie,
Aussi l'on le cherche en tout lieu.
Pour moi, je l'aime à la folie.
Le *milieu* vaut mieux que le tout,
Au moral, ainsi qu'au physique.
De rien je n'aime à voir le bout :
D'aller au *milieu* je me pique.

*

De notre corps c'est au *milieu*
Qu'on mit la chose principale.
Le cœur est placé dans ce lieu :
C'est sa terre natale.
De l'amour le commencement
Est souvent difficile, ou rude,
Mais le *milieu* d'un sentiment
Fait jouir sans soins, sans étude.

*

C'est vers le *milieu* de nos ans
Qu'est la vigueur et la sagesse.
L'âme et l'esprit, en autre temps,
Reste ou rentre dans sa paresse.
Rien n'est triste comme la fin,
Mais au *milieu* de la journée,
Le soleil, loin de son déclin,
Peint le beau de la destinée.

CHANSON.

Camille rassemble un parterre :
Elle est rose pour la fraîcheur,
Elle est un lys pour la blancheur,
Quelle belle fleur printannière !

Pour l'esprit c'est une pensée,
Pour l'agrément c'est un jasmin,
Elle est l'ornement d'un jardin,
Immortelle pour la durée.

Camille a de la violette
Peu de désir de se montrer,
Mais on n'a qu'à la rencontrer
Pour voir d'abord qu'elle est parfaite.

Elle est comme la sensitive
Si l'on parvient à la toucher.
Mais sa pudeur va se cacher
Dans une âme sensible et vive.

De la tubéreuse ou tulipe
Elle pourroit avoir l'orgueil :
Mais on voit au premier coup-d'œil
Que la douceur est son principe.

Camille sera fleur d'automne
Et puis après rose d'hiver;
Tout à la fois Camille à l'air
De Cérès, de Flore et Pomone.

. . . . . .

MALADE, D'AVOIR TROP MANGÉ...

A mes péchés capitaux.

Grâce, charmants, chers péchés capitaux!
Laissez-moi quelque temps encore sur la terre,
Ce n'est point à l'orgueil, avarice et colère,
Que craignant d'en sentir les maux,
J'adresse ici cette prière.
Mais dans Eden le bon péché gourmand,
A la mode déjà du temps du Père Adam,
Fut depuis lors beaucoup plus en pratique.
Je dirai, sans vouloir en faire la critique,
Que jamais pour la pomme on n'eût vu me damner :
Mais lorsque l'on rencontre une excellente chère,
A devenir frugal peut-on se condamner?
Chez le Ministre d'Angleterre,
Ou des Russes l'Ambassadeur,
Ou des Chanceliers le meilleur,
Vivre comme un Anachorette,
Et faire replier ma serviette,
Braver Lens, Daniel Kervan,
Refuser un bon vol-au-vent;
Filets de poularde en suprême,
Des boudins à la Richelieu,
Civets, hachis, Bechamelle que j'aime,
Truffes, beignets, pâtés sortant du feu,

Émincés, fricandeaux qu'un bon coulis arrose
De jus, carde à la moëlle, croutis au champignon,
Excellente purée aux fèves, à l'oignon,
Ramequin, canapés avec d'ail une dose,
Farce, fondue, aspic, salmis, gratin, canard
Aux éguillettes succulentes,
En papillottes avec art
Des côtelettes excellentes.
Charlotte, abbesse et charmans entremets,
Dignes des plus friands palais?
Non, c'est trop pour la force humaine
Et l'instinct malgré moi vers tous ces plats m'entraîne.

. . . . . .

GUTTENSTEIN (*)

C'est là que du César la belle et tendre amie,
Par un excès de modestie,
Craignant que ses appas
A l'amant ne suffisent pas,
Lui fit prendre certain breuvage,
Pour faire renforcer et durer son hommage,
Qui le conduisit au trépas :
Elle l'accompagna de près dans ce voyage.
Presque en pleurant j'ai vu la place de leur lit,
Et je pensai d'abord à tout ce qu'on s'y... dit.

(*) « Où, jadis Frédéric le Beau
» S'ébaudissait avec sa mie. »

L'ART DE VOYAGER

[Fragment]

On peut mettre beaucoup dans deux porte-manteaux;
Sur la caisse je hais vache, étui de chapeaux,
Ces valises et monts sur les impériales :
Tout cela contribue à des chutes fatales.
C'est dans des suppléments qu'on appelle des veaux,
Que de ses gens plutôt on n'a que le bagage :
Mais Mr., disent-ils,... pour votre blanchissage?
Eh bien, je leur réponds : qu'on se lave où l'on peut!
Mais Mr., vos habits...? qu'on s'habille où l'on veut!
En caisson sous le siège on met son équipage.
Sous un autre pareil derrière on peut s'asseoir,
Qu'ils soient petits, étroits, pour que l'on puisse voir.
Du pays ce qui cache une grande étendue,
Est gros et dégoûtant et fâcheux pour la vue.
Sans grand coffre et sans malle et cassette et paquet;
S'il en falloit quelqu'un, gardez-vous du filet.
Préférez la berline ou diligence anglaise,
A Phaëton, Ribick, calèche, wourst et chaise.
Au lieu d'un chapeau rond, ayez un beau bonnet.
Il est essentiel d'être bien à son aise :
Les coudes bien au large et les pieds allongés,
Ou sur votre séant, ou quelquefois couchés.
Ou pelisse, ou capotte en voiture est funeste :
Qu'un pantalon bien haut enferme votre veste :
Tous deux, suivant le tems, ou plus ou moins doublés;

Par exemple, en traîneau, s'il étoit à la glace
(Bien plus commodément encore vous iriez),
Entourez-vous d'un Shawl. Il ne tient point de place.
Des fanfares du cor j'aime les carrillions.
Six chevaux sont plus sûrs avec des postillions,
Que quatre avec un seul, ou la triste arbalète.
Il est fort peu d'honneur à se casser le cou.
Enrayez, s'il le faut; trop courir est d'un fou.
Qu'aucun événement à jamais vous arrête,
Et pour vous empêcher de casser ou verser,
Qu'un de vos deux valets à tout sans cesse veille :
A l'autre quelquefois permettez qu'il sommeille;
Et vous-même, et vos gens, craignez de vous lasser.

LA BELLE SILENCIEUSE

Aussi gentille et fraîche que ma Flore
Et vermeille comme l'aurore,
Je vois Clitis et, pressé d'écouter,
Un mot d'elle, me dis-je, aura droit d'enchanter.
J'attends, grand dieu! seroit-ce une statue?
Donne-lui la parole. A mon âme éperdue
Rends le bonheur qui va fuir loin de moi.
Nouveau Pigmalion, permets que je la touche.
Soit par miracle ou naturel en soi,
Clitis enfin ouvre la bouche.
Ferme-la lui, grand dieu, dis-je aussitôt,
Je fus de mon amour guéri du premier mot.

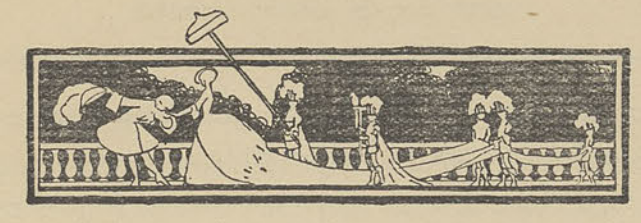
LES
DÉLICES DE VIENNE ET DE SES ENVIRONS
OU LES QUATRE SAISONS

. . . . . .

Un aquilon fougueux emporte six fenêtres,
Huit ou dix pots de fleurs, deux sapins et trois hêtres.
C'est pourtant, dans ce mois, me dis-je, le printemps.
De la reine des fleurs, la rose, c'est le temps.
Point de petit auteur qui ne chante la rose,
La disant chaque jour nouvellement éclose.
Point du tout, je la cherche, et c'est au mois de juin,
Et le printemps passé, que la rose nous vient.
Du charmant mois de Mai je cherche la rosée,
Et ne vois que frimas, et grêle et giboulée.
Grelottant, frissonnant pour les jours d'un maçon,
Je tiens l'échelle, et lui hissé sur ma maison.
Je découvre un couvreur me mettant à la pluye,
Pour en raccommoder les effets malfaisants;
Je vais pleurer ensuite à mon orangerie
Les boutons abîmés par tous nos ouragans.

. . . . . .

Je n'ose faire un pas; mais assis près du feu,
Je perds tout mon argent à l'insipide jeu,
Que l'on nomme *Lotho*, prolongeant la soirée.
Ainsi le doux printemps nous paroit une année.
Ainsi je chanterai les faveurs du soleil,
Si ses rayons un jour surprennent mon réveil.



CHARLES DE LIGNE, POÈTE

A supposer même que la mort ne fût qu'un intervalle, il m'est facile, quand je le veux, d'entrevoir à travers les vapeurs cagliostriques du cigare et sous la lueur ambrée et attirante du fume-cigare, le Prince de Ligne : quoique séparés par des espaces sans nom et toute l'époque des Xavier de Montépin et des autres, le voilà ce cher Monsieur de Ligne, cet adorable et très adorable Charles-Joseph, qui,

ici-même joue, à plus de cinquante ans, à saute-mouton, celui de la Toison d'Or se jouant à son cou très diablement; le voilà encore, à quatre-vingts presque, roucoulant à genoux, avec tout l'accent d'un petit diable de dix-huit ans, des propositions d'amour à une dame : après Corberon et Bramsen, ô mes amis, nous circulerons encore à ses côtés avec Ouvaroff et Chambonas : qu'il est long, son chapeau sous le bras, dans les rues du Vienne de 1814 : quel plaisir de recevoir son salut!... Aux approches de la mort, il est tout absorbé par son fils Charles, parti depuis vingt ans et plus, et le feu confident jusque des amourettes du prince papa et de ses moindres madrigaux.

Car Ligne est poète (et nous osons Ernest de Ganay et moi publier de lui une quasi-anthologie). Mais moi qui l'aurais défendu ce Ligne contre ses descendants et ascendants et ses collatéraux qu'il badina violemment de ses frêles flèches qui ne les fléchissaient jamais, je ne saurais — surtout parce que c'était un homme vraiment le meilleur et en même temps le plus spirituel — lui passer tout à fait la

distraction d'avoir fait des vers amoureux à personnalités un peu terribles pour la bonne Mme de Ligne : c'est vrai que le fils était le confident de ces vers, ce qui atténue; c'est vrai que Ligne était la bonté même, ce qui réconcilie; c'est vrai que les livres de Ligne ne se vendaient pas, ce qui réduit tout cela.

Ligne avait pour ami carminal son secrétaire, Sauveur Legros : du temps que Belœil lui restait encore, il se plaisait à écrire à Legros que ce soir-là il planterait sa tente, pour la nuit, à côté du pavillon de son Legros, dans le vaste parc : que de vers se dirent là-bas!

Si vous suivez le futur feld-maréchal autrichien et tardif, vous devinez qu'à chaque pas il entrelace les vers aux fleurs... Ici à Baudour, avec le déjà vieil abbé Pagès, il enchante, élégiaque et badin :

Tu brillais au village
Comme un rosier parmi les romarins,

dit un charmant Lefèvre; et Legros, dans les jardins de l'exil, lui redemande un modeste enclos, si d'aventure on les revoit, dans ceux de

Belœil, pour y finir sa vie et lui promet un cénotaphe sylvatique :

Ce simple monument qu'en rimes délicates
Il indiqua lui-même à des Beautés sarmates.
Là je veux qu'il retrouve au pied d'un vert coteau
L'abri d'un peuplier, le miroir d'un ruisseau;
Des lilas, des jasmins épars sur la verdure
Et l'ombre d'un laurier qui croîtra sans culture.
Là mille oiseaux en chœur murmureront des airs
Moins doux encor, moins purs, moins coulans que [ses vers.

Sont-ils si coulants que cela, ou Legros l'est-il?... Mais Ligne est à l'aise maintenant sur le Léopoldberg, pour faire des vers : il fait de courtes pièces, et loin de la bourgeoisie et de la noblesse, ces « Chargeurs-Réunis », en fait de compagnie, ou qui le regardaient un peu comme tel, il pense encore mieux qu'au milieu même de la foule. Je le voyais d'ici se jouant au milieu des sœurs Hannetaire dans les jardins du Hainaut remplis de lune, avec M. Dazincourt et l'amour, entre ses aumôniers honoraires et ses statues nues. Ménippe a l'air distrait, mais ne l'est pas... Il souffrira un peu au Léopoldberg... Mais non!... Il y filera sur son dernier fuseau d'or d'heureux petits jours :

Un autre amour encor a dans ses jeunes ans
Occupé ses transports et régné sur son âme :
La gloire le compta parmi ceux qu'elle enflamme.
Mais depuis que sans honte aux plus vils des amants
En courtisane infâme elle se prostitue,
Depuis que les faveurs sont le prix des forfaits,
De cette enchanteresse il détourne la vue,
Et l'obscurité seule a pour lui des attraits,

lui dit l'élégant moribond Sénac de Meilhan, ancien Intendant de Valenciennes et du pays d'Aunis, qui vient s'enterrer et se faire enterrer à Vienne, en Autriche.

M. de Ligne fait encore des vers à Dux, en Bohême, chez son neveu Waldstein; il sait bien que ce mirifique jardin-là (*) est le dernier.

M. de Ligne a connu le Gentil-Bernard; et un demi-siècle presque sépare le lustre où il fait

(*) Dans l'*Icosameron* (Prague, 1788), Casanova de Seingalt à Waldstein : « Je me suis fait dans toute ma vie un plaisir de ne jamais déterminer le lieu dans lequel mes os doivent devenir poussière, car ce me fut toujours un objet d'indignation, et vous avez su me faire envisager ma dissolution agréable dans le Chantilly de la Bohême, dans votre château de Dux ». (20 septembre 1787.)

des vers avec M. de Bonnay, à Vienne, des fortunées symposies du Paris juvénile et chéri de jadis et des escapades faciles des espaliers madrigalesques d'aurore... Mais a-t-il, même en vers, toutes les grâces foncières de Hamilton, qui, jusque sous la Régence, fit oublier bien des Français et qu'il ne l'était pas? C'est ce que je ne saurais préciser, vraiment! Et peut-être Frédéric II, sans être jamais venu en France, acquit-il mieux la faconde poétique française que Ligne : n'a-t-on pas vu de nos jours l'Hellène Moréas, qui toucha tard Paris, devenir un fondamental — et comme lointain dans ses sources — poète français? Ligne, incomparable prosateur français tour à tour sérieux ou folâtre, reste toutefois, même en poésie, un tendre et léger phénomène de mélancolie impalpable et de gracieuse et vertigineuse gaîté.

L'ami Boufflers, après Charles Collé, surplombe d'une élégance mutine la muse éparpillée du Prince depuis les vieux jeunes jours jusqu'au Congrès de Vienne, surtout dans ces minces et engageants trente-quatre volumes frappés du génie, des armes de famille et du

chiffre de Ligne, ces petits volumes dont le vol ne peut être saisi qu'une fois tous les dix ans en France, raretés de Dresde enfouies illues dans les Allemagnes; l'influence occulte et satinée de Stanislas-Catherine sur Charlot est évidente, et incontestablement plus puissante et plus douce que celle des Dorat et celle des autres Pézay plus périclitants, plus clitandrisants, plus empesés... Soyons-leur léger!

Entre le souvenir de Charles et de Charles-Joseph, entre Flore, Christine et Ligne, parmi les distractions amoureuses du vieillard et ses expédients cupidonesques, le petit amour et la vie de famille, les paysages uniques de montagne, de fleuve et de bois, la muse de notre Prince erre avec agrément sur le Danube et se reporte vers l'antan en plaisantant le futur et les autans doucereux... Et tout jusqu'à la négligence de ses vers a bienvenue dans l'atmosphère rose qu'il sait, à l'image de sa livrée, créer autour de lui... Ses négligences! N'a-t-il pas dit lui-même (vol. V) du Rabutin autrichien écrivant en français : « Peut-être qu'il avait oublié sa grammaire chez nous. Mais je ne veux pas

faire son Maître de langue; et ceux qui ne la savent pas risquent et attrapent souvent des tours et des mots qui valent cent fois mieux que ceux d'un Académicien ».

Nous saluons en Ligne le très délicieux poète, tout comme Tilly, en ses mémoires posthumes, l'homme vraiment poétique par sa rareté : « l'éclat de votre vie, la délicatesse de vos sentimens, la bonté de votre cœur, la beauté et l'étendue de votre esprit, se présentent à mes souvenirs » (1804).

Ligne fut mieux que poète : il fut, outre homme du monde et de cœur, l'ultra-rose de la poésie.

CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE.

1924.